

## ***Le cadre comme révélateur***

*Discussion*

### **Patrick De Neuter :**

« Faut-il distinguer art et thérapie dans le travail créatif d'un jeune hospitalisé ? » C'est au Professeur Jean Florence, Docteur en psychologie et psychanalyste, que l'équipe a posé cette question. On comprendra qu'on se soit adressé à lui puisqu'il est professeur de psychologie, mais aussi directeur du Centre d'Etudes Théâtrales à l'Université de Louvain. Il est aussi auteur de trois livres qui tournent autour de ces questions, en tout cas deux : "*L'identification*" et puis, plus précisément encore, "*Art et thérapie. Liaison dangereuse ?*"

Je lui cède la parole.

### **Jean Florence :**

Tout d'abord je voudrais remercier l'équipe du C.Th.A pour l'occasion qui nous est donnée d'entendre ce qu'ils font. J'ai particulièrement apprécié leur ton, leur manière de parler de ce qu'ils font, qui doit sûrement avoir quelque effet sur les jeunes dont ils s'occupent.

Je voudrais relancer le dialogue avec Tanguy de Foy sur ce qu'il a apporté. J'ai relevé des expressions qu'il a employées qui me semblent fortes et me permettent de faire le lien avec ce que je voulais vous dire. D'abord il a dit : "il y a des événements qui forcent notre créativité." Bien sur, quand il dit ça, il parle des responsables du C.Th.A qui, chaque jour sont mis devant la réponse à donner, jamais programmable. Mais il y a également cette créativité que les événements forcent pour nous tous et qui renvoient à cette caractéristique de l'artiste qui crée par une nécessité intérieure.

Une autre expression que je trouve très intéressante, c'est la "pratique du seuil". Cette pratique du seuil me semble assez neuve. Il y a un très beau livre de Dominique Arban, spécialiste de Dostoïevsky - elle est morte il n'y a pas longtemps -, un article en fait, qu'elle avait écrit sur le seuil chez Dostoïevsky. C'est une thématique très proche de ce que vous venez de dire que cette thématique du seuil chez les héros dostoïevskiens. Ces héros sont toujours dans des entre-deux extrêmes : le Mal, le Bien ; la Sainte, la Putain ; le Saint, le Criminel. Et puis, il y a la thématique du seuil matérialisée dans le rapport aux maisons chez Dostoïevsky. Je vous signale ça en passant parce que cela m'est venu comme une association libre.

Mais vous dites plus que ça. Cette question du seuil, c'est l'articulation du temps et du lieu. Je trouve cette pratique de laisser le choix de rester sur le

bord, sur le seuil, extrêmement importante. Elle me renvoi - en même temps que la première expression que j'ai relevée : " les événements forcent notre créativité" - directement à ce contre quoi j'ai voulu me battre en écrivant mon petit bouquin. La possibilité de faire l'expérience du seuil - qui est un moment d'angoisse, de passage pour tous et pour n'importe quel seuil à franchir - ramène au problème du passage vers la mort possible. C'est aussi une mort possible pour le narcissisme qui est toujours menacé par la rencontre avec l'autre ; pas seulement avec l'autre en tant que "les autres", le groupe, mais avec cet autre qui peut surgir à l'improviste lorsqu'on est mis devant cette injonction, qui n'en est pas tout à fait une, puisque c'est une invitation très libre, bien qu'il y ait quand même quelque part une injonction à se confronter à sa propre nudité dans l'atelier d'expression<sup>1</sup>.

Ici, je reviens à l'autre expression : "ce qui force notre créativité". C'est notre tâche d'être humain cette créativité. Il ne s'agit pas de forcer à l'expression. Votre pratique montre qu'il ne s'agit pas de pousser à l'expression. Or - je reviens à ce qui m'avais induit à écrire le livre - beaucoup d'échos que j'ai d'ateliers d'expression, de créativité ou d'art-thérapie, montrent qu'à la base, ils sont issus d'une sorte de préjugé, très partagé dans notre société actuelle, qu'il faut s'exprimer. "Quand on s'exprime, on va mieux, ça fait du bien. S'il y a des choses mauvaises en soi, il faut les sortir. Il y a des contenus mauvais, ou des contenus extraordinaires, et il faut les sortir."

Cela amène la question du voyeurisme des thérapeutes ou des art-thérapeutes, ou des animateurs, qui attendent que quelque chose vienne pour voir. Il y plusieurs façons de voir - je reviens au temps pour voir - parmi lesquelles il pourrait y avoir une attitude voyeuriste, une perversion : on s'intéresse à l'art des schizophrènes pour voir ce que c'est que cette intériorité mystérieuse du schizophrène ou psychotique ; ou alors, on s'intéresse, parce qu'on ne "voit" pas assez dans les œuvres des artistes, à leur vie, pour mieux voir : on fait de la psychobiographie ; ou bien, quand quelqu'un exprime quelque chose dans un atelier, on voudrait voir ce qu'il y a derrière. Mais, comme je l'ai déjà dit, l'art n'a pas de derrière ! Alors que les psychologues cessent de croire qu'il y a toujours quelque chose derrière. Comme disait Freud, l'inconscient est à la surface. Il faut un dispositif pour l'accueillir, d'abord ; pour le reconnaître, ensuite. Et "la profondeur", c'est une métaphore

---

<sup>1</sup> Ce à quoi Jean Florence fait ici référence, et qui mérite d'être un peu explicité, est la différence qu'il faut faire entre ce qu'on pourrait appeler la "loi" d'un atelier, qui est aussi celle de tout espace thérapeutique, et les "consignes" qui viennent délimiter celui-ci.

La "loi" serait ce qui fonde toute pratique psychothérapeutique, ce qui fait l'"esprit" d'une telle démarche, et que l'on pourrait, avec Freud, tenter d'énoncer comme suit: "là où ça était, je dois advenir". C'est l'injonction à affronter quelque chose de sa nudité dont il est question ici. Les consignes ne viennent qu'ensuite "sceller", "délimiter" (comme l'indique l'étymologie du mot) un lieu de mise en jeu de cette loi, en spécifier la différence, l'"originalité nécessaire", dont Jean Florence parlera plus loin. Ces consignes se réfèrent à cette "invitation très libre" qui a mené à notre pratique du seuil. (N.d.R.)

qui vaut ce qu'elle vaut.

Je voulais relever ces deux expressions dont je viens de parler parce que je trouve qu'elles expriment une éthique du travail qui rejoint ce que je disais tout à l'heure du ton dans lequel l'ensemble de nos interlocuteurs a parlé.

Je voudrais maintenant revenir sur la question qui m'est posée. Je la répète : "faut-il distinguer art et thérapie - art et thérapie - dans le travail créatif d'un jeune hospitalisé ?" On y trouve plusieurs choses : l'art est-il thérapeutique ? qu'est-ce qu'on veut dire quand on veut être thérapeutique ? y a-t-il une spécificité de ce type de travail de créativité avec des ateliers, des médiations expressives, pour les adolescents ?

Je vais simplement relever les questions pour poursuivre le dialogue. Qu'est-ce qui est thérapeutique ? Vous l'avez dit vous-même : c'est la possibilité offerte à quelqu'un - qu'il ait la liberté surtout de le prendre ou de ne pas le prendre - de franchir un espace tout à fait original et que, précisément, la réalité ordinaire ne lui propose pas. Cette réalité ordinaire est un espace dans lequel il y a quelque chose qui s'est fermé, chez les autres et chez lui. Il s'agit donc de rouvrir un espace, ce qui est toujours douloureux, angoissant. La fonction thérapeutique - vous, vous parlez du cadre, d'autres parlent d'un contenant -, c'est d'offrir un certain type de présence qui fera que le lieu où elle fonctionne ne sera pas destructeur. C'est ce qu'on voudrait bien en tout cas quand on est psychanalyste, ou psychothérapeute, ou psychiatre : que ce qu'on offre ne soit pas destructeur, ou soit moins destructeur.

Ce qu'on vise également dans un modèle analytique, celui à qui on s'adresse, c'est le sujet. Le sujet n'est pas quelqu'un dont on a une représentation. Et c'est de là que vient le préjugé sur l'expression : parce que les gens croient qu'on fait de l'art pour s'exprimer, pour exprimer son moi, son moi profond, son moi inénarrable, fantastique. Alors qu'on fait de l'art - comme le dit un peintre d'ailleurs, je ne le sors pas de moi-même -, non pas pour s'exprimer mais pour exprimer quelque chose. Or ce quelque chose est toujours quelque chose à venir. Beaucoup d'artistes ne sont jamais contents de ce qui vient au jour, et ils détruisent. Parfois on trouve cela très dommage qu'ils détruisent : on va chez un peintre et puis la semaine suivante il a détruit ses tableaux, on est furieux, on trouvait ça génial.

Il y a un rapport à la destructivité, qui est l'envers de la créativité, qui est extrêmement important à respecter, pas seulement dans le travail artistique mais dans tout travail analytique ou thérapeutique. Cette fonction de la destruction - destruction surmontée, pas le goût de la destruction pour elle-même - est aussi, je vous le rappelle car c'est assez étonnant, dans le modèle de Freud avec l'enfant à la bobine. C'est avec ça que l'enfant est confronté. Ce que vous proposez, ce que nous proposons dans un espace

thérapeutique, c'est un lieu de sécurité et en même temps de la plus grande insécurité puisqu'on ne sait pas ce qui va se passer.

Je voulais poser la question des limites du modèle psychanalytique pour l'art-thérapie. Il y a forcément un déplacement et une inadéquation du modèle analytique initial qui est basé sur transfert, associations libres, interprétation, dans ce qu'on appelle l'art-thérapie. Je pense qu'il y a eu, chez beaucoup d'art-thérapeutes, une manière de voir le thérapeutique comme si cela pouvait être l'équivalent de quelque chose d'analytique. Je pense que la responsabilité en revient aux psychanalystes et à l'idéalisation qui est faite de la psychanalyse. C'est tout un volet de la question sur les limites : si la psychanalyse peut-être très puissante, si elle respecte ce pourquoi elle est faite, elle peut-être complètement impuissante et donc destructrice comme telle, si elle est là où elle ne doit pas être.

De même, il y a une spécificité de la pratique artistique qui est au-delà de toute intention thérapeutique imaginable. L'art ou la pratique artistique est-elle thérapeutique ? Ce n'est pas sur du tout ! Là aussi, on idéalise l'art. L'art n'a jamais préservé les gens de faire des névroses ou des psychoses. L'art peut être une lutte avec les questions de la névrose ou la psychose, mais l'art n'est pas un psychiatre, n'est pas un guérisseur. Je pense que ce qui est thérapeutique dans la recherche artistique, c'est l'art lui-même, c'est-à-dire l'activité en tant qu'elle est explication avec un sujet qui s'ignore et un matériau qui lui renvoi des choses inattendues. D'où l'importance du mot médiation ou médiateur : la matière à laquelle on a affaire modifie beaucoup les registres qui sont sollicités dans les ateliers.

C'est très différent de proposer un atelier de théâtre, ou un atelier de chant, ou un atelier d'écriture ou de peinture. La mise en jeu du corps, ce qui y est sollicité, n'est pas du tout même ordre. J'évoquerais aussi ce que dit Alain Didier-Weil dans son très beau livre, "Les trois temps de la loi". Il dit - en reprenant d'ailleurs des idées de Paul Klee - que l'art ne rend pas le visible, au sens de l'imiter, il rend visible. Mais que rend-t-il visible ? Je trouve sa manière de l'exprimer intéressante : « la peinture rend visible l'invisible, la musique rend audible l'inaudible, la danse est en rapport avec l'apesanteur. »<sup>2</sup>

---

<sup>2</sup> Alain Didier-Weil, *Les trois temps de la loi*, Paris, Seuil, 1995. "Que nous montre un tableau? Que la présence de l'invisible, interdit de séjour dans le monde quotidien, cesse d'être interdite en se frayant un chemin jusqu'à notre oeil qui, dans cette rencontre étonnante, "dépose les armes". Que nous fait entendre la musique sinon la présence de l'inouï, jusque-là banni du ronron du bavardage quotidien? (p.20)" Et la musique invite le sujet à bondir: "dans ce déplacement qui le soustrait à la pesanteur terrestre (p.262)." Lire aussi, du même auteur, *Invocations*, Paris, Calmann-Lévy, 1998, où il avance que "la douleur du symptôme est effet de la perception endopsychique de la perte de continuité entre le réel, le symbolique et l'imaginaire. Cette disparition des trois intersections que sont l'inouï (R/S), l'invisible (S/I) et l'immatériel (I/R) produit trois type de dualismes qui incarnent les trois faces du symptôme (p.23)". On peut dès lors imaginer, effectivement, à quel type de "nouage défectueux" pourra

Il y a donc une spécificité des différents registres.

Je voudrais d'ailleurs vous poser la question : quand vous mettez à disposition plusieurs types de matériaux, ne serait-ce pas intéressant de pousser à bout les spécificités, le grain de chaque matière ? L'intermédiaire dans le théâtre, c'est le personnage; dans la peinture, c'est tous les papiers, pinceaux, etc.

Dans l'art, ce qui s'inscrit en faux contre l'idée d'expression, c'est qu'il y a quelque chose qui vient de l'autre, qui est donné par l'autre. Le trait jeté sur la toile est une réponse à quelque chose, qui permet d'aller plus loin. Il y a un dialogue avec quelque chose qui n'est pas soi dans l'art, il y a la surprise qui vient même d'un geste qu'on a fait, dont la trace est là et qui vient nous surprendre. Ceux qui ont l'expérience de l'écriture le savent bien, qui parlent par exemple d'un personnage qui se met à s'autonomiser, qui devient une sorte de partenaire dont on a plus le contrôle. De même au théâtre, et ça pour les adolescents c'est important : jouer un rôle qui n'est pas eux-mêmes permet parfois de les rendre extraordinairement expressifs, alors qu'ils présentent tous les symptômes de l'inexpression, de l'inhibition dans la vie. Donc le temps où un personnage peut les porter, où ils peuvent porter un personnage, parce qu'il y a toute cette interaction, modifie complètement les choses. Je voulais insister sur ce côté de la médiation : l'art ne se fait jamais seul, et l'art n'est pas une production narcissique. Il y a la part de l'altérité, de l'autre, de l'inconnu, de l'angoissant.

Je conclus sur la dernière chose : "quelle est la spécificité du travail avec les adolescents ?" Je voulais souligner l'importance du groupe, en présence des autres. Quel est le rôle que l'adulte se donne, ça pourrait faire débat. Ce n'est pas la même chose de rendre accessible un matériel si on est soi-même peintre, sculpteur, comédien ou pas. Est-ce qu'on joue ou on ne joue pas ? Ce sont des modèles d'ateliers très différents, qui méritent chacun un débat : sur les effets des uns et des autres.

Une autre question que je voulais poser, c'est sur le destin des œuvres, enfin des productions expressives mais qui peuvent être des œuvres : à qui ça appartient ? où ça va ? est-ce que ça rentre ou non à un moment dans un échange de type commercial ? Tout ça, est-ce que cela doit se débattre dès le départ, est-ce que ça vient en cours de route ? Il y en a qui veulent que cela devienne chose reconnue à l'extérieur, d'autres qui ne veulent surtout pas. Il y a là énormément de questions sur le statut de ce qui se produit. Le propre de

---

remédier la musique, la peinture ou la danse. Dans le module d'Expression Créative, nous pouvons d'emblée nous situer dans le registre de l'invisible, étant donné l'accent mis sur les matériaux plastiques: non seulement la peinture, mais aussi la terre, le collage, l'écriture, ... Reste à savoir si ces choix se justifient dans le cas de notre population adolescente, si elle souffre plus particulièrement d'un manque de continuité entre le symbolique et l'imaginaire.(N.d.R.)

Vème anniversaire du Centre Thérapeutique pour Adolescents  
des Cliniques Universitaires Saint-Luc

l'art, c'est qu'il produit quelque chose. Il devient étranger à celui qui l'a produit.

Voilà, ce sont surtout des relances des questions mais je salue vraiment la manière dont vous avez ouvert ce dialogue.